

## L’Afrique dans la géographie arabe médiévale (IX<sup>e</sup> – XV<sup>e</sup> siècle)\*

par

Jean-Charles DUCÈNE\*\*

MOTS-CLÉS. — Géographie; Cartographie; Histoire des mentalités.

RÉSUMÉ. — Si, à partir du IX<sup>e</sup> siècle, la cartographie de l’Afrique chez les géographes musulmans reste dépendante de Ptolémée pour la forme générale du continent et son relief, c’est d’abord une géographie «ethnique» et religieuse qui se met en place avec la distinction entre un territoire «musulman» et au-delà «un pays des Noirs» dans lequel diverses entités ethniques sont singularisées. Il s’agit des Ġāna à l’ouest et des Zagāwa au Kawar; s’en distinguent à l’est, la Nubie, l’Abyssinie et les Bèjas, alors que la côte orientale est peuplée de Zangġ. Jusqu’au XII<sup>e</sup> siècle, on assiste à la densification des informations sur ces régions au profit d’une meilleure connaissance du réseau des voies sahariennes qui y mènent. Le long de la côte orientale, le nombre de «comptoirs» musulmans se multiplie aussi. La seule innovation vers 1030 est la conceptualisation de la circumnavigation de l’Afrique par le sud. À l’époque mamelouke, cette vision ethnico-religieuse s’amplifie avec un intérêt porté aux territoires musulmans africains, en oubliant les territoires chrétiens et «païens». L’Afrique intéresse alors quand elle devient musulmane.

TREFWOORDEN. — Aardrijkskunde; Cartografie; Geschiedenis van de mentaliteiten.

SAMENVATTING. — *Afrika in de Arabische aardrijkskunde en cartografie in de Middeleeuwen (9de – 15de eeuw)*. — Hoewel de cartografie van Afrika door islamitische geografen sinds de 9de eeuw schatplichtig was aan Ptolemaeus in de algemene vorm en reliëf van het werelddeel, gaat het in de eerste plaats toch om een „etnische” en religieuze geografie die een onderscheid maakt tussen een „islamitisch” grondgebied en „het land der zwarten” waarin verschillende etnische groepen worden onderscheiden. Het gaat om de Ġāwa in het westen en de Zagāwa in Kawar. In het oosten zijn er de Nubiërs, de Abessiniërs en de Beja, terwijl het oosten bevolkt wordt door de Zangġ. In de 12de eeuw nam de informatie over deze gebieden toe dankzij de betere kennis van het netwerk van routes in de Sahara die er toegang toe gaven. Aan de oostkust werden de islamitische handelsposten steeds talrijker. In 1030 ontstond het idee om een omvaartroute te zoeken in het zuiden van Afrika. In de Mamloekse periode neemt de etnisch-religieuze visie op het continent toe en wordt er veel aandacht geschonken aan de Afrikaans-islamitische territoria waarbij men voorbijgaat aan de „heidense” en christelijke delen van Afrika. Afrika wordt voor de auteurs dus interessanter naarmate het meer islamitisch wordt.

---

\* Communication présentée à la séance commune des trois Classes tenue le 10 juin 2016. Texte reçu le 4 septembre 2016, soumis à *peer-review*. Version définitive, approuvée par les *reviewers*, reçue le 30 janvier 2017.

\*\* Membre de l’Académie; École Pratique des Hautes Études, Patios Saint-Jacques, 4-14 rue Ferrus, F-75014 Paris (France).

KEYWORDS. — Geography; Cartography; History of Mentalities.

SUMMARY. — *Africa in Medieval Arab Geography (9th – 15th Century)*. — While the Muslim cartography of Africa from the 9th century onwards remained dependent on Ptolemy regarding the relief and the general shape of the continent, what they produced was primarily an ethnic and religious geography. Therefore, they made a distinction between the Muslim territories and the “Land of the Black people”, where they identified the different ethnic entities: the people of Ġāna in the west as well as the Zaġāwa in Kawar and the Beja in Nubia and Abyssinia in the east, while the eastern coast was populated by the Zang̃. One can see that an increasing amount of information was produced on these regions until the 12th century, as the geographers attempted to gain a better understanding of the network of Saharan routes that led to them. The number of Muslim trading posts also increased along the eastern seashore. The only innovation was the conceptualization of the circumnavigation of Africa through the south around 1030. This ethno-religious vision was reinforced during the Mamluk period, with an interest focused on the Muslim African territories and a general disregard for the Christian and pagan territories. In other words, Africa really became an interesting area for the geographers when it became Muslim.

### Introduction

Nous ne comptons pas revenir ici sur l’apport des auteurs arabes à la connaissance de l’Afrique médiévale (LEWICKI 1969, CUOQ 1985, LEVTZION & HOPKINS 2000) mais plutôt mettre en lumière les éléments qui structurent chez eux l’image de l’Afrique et de ses populations. En d’autres termes, lorsqu’un «géographe» arabe décrit et conceptualise les territoires qui s’étendent au sud de la Méditerranée, délimités à l’est par l’océan Indien et à l’ouest par une masse d’eau mal définie, quels sont les concepts qu’il agence? Il faut en effet avoir à l’esprit que dès que cette littérature apparaît au IX<sup>e</sup> siècle, ces auteurs — que nous appellerons géographes par simplification — appartiennent à une culture et à un pouvoir politique qui s’installe justement autour de ce continent. On est donc en droit de s’attendre à une perception et à une conceptualisation évolutives de cet imaginaire géographique.

Nous allons nous interroger sur les définitions, les cadres, et les étapes de ce développement.

### Inexistence des divisions continentales

Tout d’abord, rappelons que la division continentale de l’œkoumène, telle que nous la connaissons, est inexistante dans la géographie orientale médiévale. Quand le monde est divisé en parties, c’est avant tout un reliquat de l’héritage hellénistique. Avant de voir la chose, examinons le nom. Une division en quatre parties apparaît au milieu du IX<sup>e</sup> siècle (IBN ḤURRADĀBIH 1889, pp. 116-117; AL-HAMĀNĪ 1990, p. 69) avec comme axe horizontal une ligne passant par la Méditerranée, au nord de laquelle se situent l’Europe et la Scythie, alors que la

partie sud est divisée entre la Libye à l'ouest et l'Éthiopie à l'est. La Libye recouvre l'ensemble du continent africain depuis le nord berbère et l'Égypte en passant par l'Abyssinie, tandis que «l'Éthiopie» recouvre le sud de l'Arabie, l'océan Indien, le Sind (soit la vallée de l'Indus), l'Inde et la Chine. Cependant, des auteurs de la même époque comme al-Bīrūnī, repris plus tard par Yāqūt (YĀQŪT 1990, t. 5, p. 29), connaissent la division hellénistique des terres émergées en trois parties, à savoir la Libye (*Lūbiya*), l'Europe (*Awraḫī*) et l'Asie (*Āsiyā*), mais cela reste un concept savant, que la littérature générale ne diffuse pas.

Dans la structuration de la représentation du monde qui se met en place au IX<sup>e</sup> siècle — on ne peut remonter plus haut —, quatre éléments sont structurants.

### Mise en place des cadres

Le premier cadre est une vision géographique, spatiale de l'œkoumène, et ceci grâce à l'adaptation arabe de la carte de Ptolémée par al-Ḥwārizmī au début du IX<sup>e</sup> siècle. C'est elle qui sert de cadre à l'espace africain durant tout le Moyen Âge arabe (MŽIK 1916). L'espace africain commence ainsi au nord à la Méditerranée et est délimité à l'ouest par un océan dont les limites méridionales sont inconnues. À l'est, les choses sont plus précises le long de la mer Rouge jusqu'à la Corne de l'Afrique. Ensuite, la côte continue jusqu'à plus de 16° au sud de l'équateur et, là, le continent s'étend vers l'Orient pour quasi fermer l'océan Indien. Mais, alors que Ptolémée faisait de cet océan une mer fermée, al-Ḥwārizmī l'ouvre en Extrême-Orient, sans doute grâce aux informations que les marins arabo-musulmans ramenaient de leurs navigations en Asie du Sud-Est. Quoiqu'il en soit, cette extension de l'Afrique vers l'est ainsi que la forme particulière donnée aux sources du Nil s'imposent dans un premier temps comme image du continent dans les cartes arabes (DUCÈNE 2011).

En outre, dès les premiers textes, ces espaces africains ne restent pas vides mais une série de lieux et d'ethnies y sont situés. Pour la partie de l'Afrique conquise par les musulmans, soit l'Égypte et l'Afrique du Nord, al-Ḥwārizmī utilise une toponymie qui lui est contemporaine pour désigner les lieux, mais dès que l'on entre dans le continent, c'est essentiellement une transcription arabe des toponymes grecs — anachroniques — qui nous est donnée. Toutefois, on y trouve aussi comme lieux Ġāna et Kawkaw (Gao), et comme populations les Zaġāwa, les Ḥabaša et les Buġa (Béjas) (CUOQ 1985, p. 44), ethnonymes que Ptolémée ignorait.

L'apparition de ces nouvelles données est due d'abord et jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle à des entreprises commerciales venues du monde musulman, dont les acteurs étaient principalement berbères au Sahara ou arabes dans la vallée du Nil et la Corne de l'Afrique. Mais l'aspect mercantile de cette pénétration forme ou déforme le témoignage pour le réduire à une observation faite le long de l'itiné-

raire, au bout de la piste ou sur la côte. Néanmoins, de la simple notation d'un nom, on passe à une observation «ethnographique», voire à des considérations sur les mœurs ou le comportement à adopter en telle ou telle circonstance.

Les plus anciens textes, qui datent du tout début du IX<sup>e</sup> siècle, sont dus à des astronomes qui recensent ces populations à dessein de remplir de manière homogène l'œkoumène. AL-FARĠĀNĪ (1669, p. 36) ne connaît encore nominalement que l'Abyssinie (*bilād al-Ḥabaša*) et la Nubie alors que les territoires au sud de la Berbérie sont anonymes. Mais al-Fazārī (CUOQ 1985, pp. 42-43), partant de l'Atlantique, donne, dans les mesures de son temps, les surfaces couvertes par une série d'États et commence son énumération avec une population berbère avant de mentionner, à la hauteur du Sahel actuel, le territoire ('*amal*) de Ġāna, celui de Warām (à l'embouchure du Sénégal selon l'hypothèse de MARQUART 1913, p. CXXXIII), celui du Nakhla (mal identifié), le pays des oasis en Égypte, celui des Bêjas, la Nubie, qu'il associe à l'Éthiopie, et enfin le pays des Zangġ, entendons par là la côte est-africaine. On peut remarquer que c'est al-Fazārī qui donne les premières occurrences de ces gentilices, et s'il fallait tenir compte des surfaces avancées par l'auteur, les territoires africains, musulmans ou non, dépasseraient les territoires musulmans européens et asiatiques. Bref, retenons que ces territoires, pour l'astronome, constituent une bonne moitié des terres émergées.

Au IX<sup>e</sup> siècle, apparaît aussi une théorie du déterminisme géographique, qui produit dès lors un stéréotype pour le Noir — ainsi que pour le Turc et «l'Européen» d'ailleurs —, qui sera reprise par la suite de manière mécanique par nos auteurs. C'est encore un traité antique qui préside à ce mouvement, à savoir le *Traité des airs, des eaux et des lieux* d'Hippocrate, commenté par Galien, et c'est ce commentaire qui sera déterminant en arabe (DUCÈNE 2010). En somme, l'éloignement de la zone tempérée et la proximité avec la zone équatoriale, torride, affectent les corps et les tempéraments qui ne peuvent être que déséquilibrés à l'instar des conditions climatiques, comme le soutient Abū Ma'sar al-Balḥī (AL-BALḤĪ 1995, pp. 163-164) au milieu du IX<sup>e</sup> siècle. Un siècle plus tard, ces théories sont développées et aboutissent à des stéréotypes, ainsi pour Ibn al-Faḳīh:

Les habitants des régions méridionales, a-t-on dit, sont noirs, crépus, ont les articulations minces, les yeux noirs, les cheveux noirs, les chairs légères; on trouve en eux la vigilance, la finesse, la bienfaisance, le mensonge, l'avidité et le vol. [...] Les gens du Maghreb présentent divers aspects; parmi ceux d'entre eux qui habitent les bords de la mer, il y en a qui se rapprochent des habitants des régions méridionales; parmi ceux des régions orientales, il y en a qui se rapprochent de ceux des régions septentrionales (IBN AL-FAḲĪH 1973, p. 182).

Les philosophes dissertent aussi sur le sujet, comme Ya'qūb b. Ishāq al-Kindī à propos des Zangġ:

Il est dans la nature de l'âme de suivre le tempérament du corps, tant qu'elle ne rencontre pas d'obstacle, et c'est ce qui a lieu chez le Zangġ. Son pays étant très chaud, les corps célestes y exercent leur influence et attirent les humeurs dans la

partie supérieure de son corps. De là ses yeux à fleur de tête, ses lèvres pendantes, son nez aplati et gros, la flaccidité de sa tête par suite de l'abondance des humeurs attirées vers le haut de son corps; ainsi, le mélange des humeurs dans son cerveau n'est plus équilibré, et l'âme ne peut plus exercer sur lui son action complète; son discernement s'altère et les actes de l'intelligence le désertent (MAS'ŪDĪ 1962, t. I, p. 69).

Et al-Mas'ūdī concède à Galien l'attribution d'une série de caractéristiques au Noir, quel qu'il soit: «Les cheveux crépus, les sourcils rares, les narines développées, les lèvres épaisses, les dents aiguës, l'odeur forte de la peau, la noirceur de la prunelle, les crevasses des pieds et des mains, le développement des parties génitales et une pétulance excessive» (MAS'ŪDĪ, *op. cit.*). Les médecins, bien entendu, confirment et accréditent ces théories raciales, à l'exemple du médecin chrétien Ibn Buṭlān (m. 1066) qui écrit un manuel sur le choix des esclaves où il explicite les caractéristiques des différentes ethnies que les musulmans sont amenés à mettre en esclavage. Pour l'Afrique à son époque, on retrouve les Berbères, les Zangġ, les Abyssins, les Zagāwa et les Nubiens (HUNWICK 2005, p. 122; SANAGUSTIN 2010, pp. 68-97, 231-236). Et quand il faut faire une catégorisation des apports scientifiques à l'humanité, les Noirs, comme les Turcs d'ailleurs, subissant des conditions extrêmes vers le nord pour les seconds, vers le sud pour les Noirs, sont excusés par leur position sur le globe de leur absence d'esprit d'invention:

Ceux qui habitent près de la ligne équinoxiale et au delà, jusqu'aux confins du monde habité au sud, connaissent un climat brûlant et un ciel surchauffé par la longue présence du soleil au zénith. De ce fait, leur tempérament est devenu bouillant et leurs humeurs ardentes; leur teint a noirci, leurs cheveux sont devenus crépus. Aussi l'empire des vertus pondératrices et la stabilité des vues leur faisant défaut, la turbulence est-elle dominante chez ces peuples, la sottise et l'ignorance générales parmi eux. Telles sont celles des populations du Soudan, qui habitent sur les confins du pays des Abyssins, des Nubiens et des Zangġ (SĀ'ID 1935, p. 37).

Plus tard, Ibn Ḥaldūn répète les conséquences supposées de cette influence du climat tant pour les populations méridionales que septentrionales. Il s'en sert d'ailleurs pour récuser ceux qui prétendent que la noirceur des Noirs serait la conséquence de la malédiction de Cham par Noé (IBN KHALDŪN 2002, pp. 314-316).

En effet, ces différences somatiques, réversibles selon certains par la migration, n'empêchent pas une réelle unité du genre humain, puisque tous les peuples sont supposés descendre des fils de Noé. Cette généalogie ethnique est liée à la table des nations (Genèse, X), mais le texte biblique est dénué de toute définition géographique claire, de telle sorte qu'il faut attendre la rédaction du *Livre des Jubilés* (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) pour qu'à la lumière de la géographie grecque les aires d'extension des descendants de Noé soient bornées avec plus de précision

(CAQUOT 1987, pp. 675-678) [1]\*. Cependant, le monde arabo-musulman n'a pas reçu cette tradition secondaire, de sorte que les fils de Cham peuplent toute la partie méridionale de l'œkoumène; Cham est ainsi l'ancêtre non seulement des Noirs africains mais aussi des Indiens et des Pakistanais actuels, en gros des populations au sud de l'Arabie. Les Berbères, quant à eux, seraient les descendants de Cham par Canaan. En pratique, les auteurs nous expliquent que les fils de Cham ou ses petits-fils ont migré dans telle ou telle partie du monde et, là, ont fait souche. Le système de parenté est conçu comme étant celui qui organise les relations entre «ethnies». Le détail de cette descendance varie beaucoup d'un auteur à l'autre, mais tous distinguent les populations ouest-africaines de celles établies au sud de l'Égypte. Ainsi al-Mas'ūdī (MAS'ŪDĪ 1965, t. II, p. 323, à comparer avec IBN ḤAWQAL 1964, p. 90 et al-Ya'qūbī, CUOQ 1985, p. 49) différencie bien dans la migration des fils de Kouch, descendant de Cham, deux groupes: ceux qui sont allés vers le sud, à savoir les Nubiens, les Béjas et les Zangǧ, et ceux qui sont allés vers l'ouest, c'est-à-dire les Zagāwa, les [habitants] du Kanem, les Maranda [2], les [Songhaï] de Gao et les habitants de Gāna. En outre, l'ordre de la liste des gentilices induit une succession dans l'espace, d'est en ouest par exemple, comme si chaque descendant de l'ancêtre commun avait fait souche à un endroit et ses propres descendants ou frères avaient continué plus à l'ouest. Chaque peuple est ainsi conçu comme un «royaume», avec un roi et une ville royale. Enfin, certains comme Wahb ibn Munabbih y ajoutent la noirceur comme conséquence de la malédiction de Cham par Noé (CUOQ 1985, p. 41).

### Développement aux X<sup>e</sup> – XI<sup>e</sup> siècles

Nous avons vu que ces conceptions abstraites raciales sont appliquées aux populations africaines alors entrevues ou rencontrées grâce au développement des rapports commerciaux depuis l'Afrique du Nord et l'Égypte, d'une part, et, de l'autre, par l'océan Indien. Les populations sont ainsi individualisées par un nom, ce qui leur suppose une homogénéité, une vie en société selon un type de pouvoir et une religion, tout cela étant distinct de la société et de la religion de l'observateur. Nos auteurs ne sont pas unanimes sur les délimitations, on glisse plutôt d'une aire ethnique à une autre sans qu'il y ait de frontières ou de transition. Et quant au gentilice, il peut parfois abusivement être donné à la prétendue capitale ou du moins au siège du pouvoir «royal». On trouve ainsi au Maghreb, Sahara compris, des Berbères. Remarquons au passage que le concept géographique de «Sahara» est tardif, n'apparaissant qu'au XII<sup>e</sup> siècle, avant cela cette étendue désertique inhospitalière reçoit des noms locaux, mais elle n'est pas

---

\* Les chiffres entre crochets [ ] renvoient aux notes, pp. 164-165.

perçue comme une entité unitaire tandis que le «Sahel» est une conception moderne (DUCÈNE 2013).

Plus loin, au sud du domaine berbère, on peut considérer une entité humaine sous le vocable de *bilād al-Sūdān*, «le pays des Noirs», à géométrie variable. Dans son acception la moins étendue, elle recouvre grosso modo les espaces subsahariens depuis l'Atlantique jusqu'à la vallée du Nil, mais elle se subdivise en diverses entités ethnico-politiques. Dans son sens le plus large, le terme désigne toutes les populations africaines de couleur. Au sud de l'Égypte, depuis la vallée du Nil jusqu'à la mer Rouge, on rencontre la Nubie, les Béjas et, au sud, le pays des Abyssins (*bilād al-Habaša*), ce dernier plus vaste cependant que l'Éthiopie moderne (HUNWICK 2005, p. 105). Ces populations sont ressenties comme distinctes des Noirs de l'Afrique subsaharienne, quoique parfois incluses dans le vocable de «Sūdān», «Noirs». Les Nubiens et les Abyssins ont pour eux d'être chrétiens. Au sud de l'Éthiopie, avant d'arriver chez les Zangǧ, nos observateurs suspectent un territoire côtier spécifique, quoique mal défini et parfois désigné sous le nom de «pays de Berbera»; il s'agit des populations somaliennes. Les auteurs arabes perçoivent une différence entre les populations de la Corne de l'Afrique, disons jusqu'à Mogadiscio (qui n'apparaît avec certitude qu'au milieu du XII<sup>e</sup> siècle), et les Zangǧ qui leur font suite au sud (TRIMINGHAM 1975). Quant aux Zangǧ, ils s'étendent de là sur toute la côte orientale jusqu'au Sofala, territoire localisé au nord du Mozambique actuel, avec comme localités les plus anciennement citées (première moitié du IX<sup>e</sup> s.; DUCATEZ & DUCATEZ 1983, p. 39) ou plutôt îles, Pemba (Qanbalu) et un point côtier à Zanzibar, Unqūja — d'ailleurs nom souahéli de l'île. L'ethnonyme Zangǧ rappelle l'Azania antique et correspond aux populations proto-souahéliques (BEAUJARD 2012, pp. 101-103). C'est Ibn Baṭṭūṭa qui, le premier, emploie le terme de «Sawāḥil», littéralement les «rivages» pour désigner cette région (IBN BAṬṬŪṬA 1979, t. II, p. 191).

Cette géographie ethnique reste mouvante d'un auteur à l'autre, certains au X<sup>e</sup> siècle sont encore englobants comme Ibn Ḥawqal qui écrit:

Le midi de la terre relève du pays des Noirs, qui se déploie à l'extrémité du Maghreb, le long de l'océan. Sans contact aucun avec le moindre royaume, il a pour limites respectives l'océan, le désert qui s'interpose du côté du Maghreb, un autre vers l'Égypte, par les Oasis, et un autre enfin, celui-là même dont nous avons dit que l'excès de chaleur y empêchait tout peuplement végétal ou humain (IBN ḤAWQAL 1964, p. 92).

Toutefois, la succession des populations dans les énumérations et leur contact avec les oasis égyptiennes induisent une continuité territoriale entre le Ġāna et l'Égypte dans la géographie mentale des auteurs jusqu'au X<sup>e</sup> siècle. Il semble très probable que cela reflète la réalité des itinéraires commerciaux de l'époque, qui connaissent cependant une interruption du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle (IBN ḤAWQAL 1964, p. 58; DUCÈNE 2007). En outre, une distinction religieuse s'insinue dans la caractérisation des populations, un encyclopédiste aussi bien informé qu'al-

Maqdasī (il écrit en 966) distingue en Afrique les États musulmans — soit le Maghreb et l'Égypte — des régions situées plus au sud où il ne connaît que les Noirs, puis les Zağāwa, les Abyssins, les Béjas et les Zanğ (AL-MAQDASĪ 1907, pp. 69-70, 73). Néanmoins, les relations économiques profitables, la faisabilité des voyages par terre ou par mer entraînent un afflux d'informations qui viennent densifier et détailler ces conceptions générales et surtout cette pluralité «ethnique».

Le panorama d'ouest en est, depuis la boucle du Niger, permet d'appréhender au sud les Damdam (non identifiés), le Gāna, en rapport avec le Maghreb grâce aux Berbères voilés, qui assurent le commerce de l'or, de sel et d'esclaves. Sur le Moyen-Niger, on trouve la localité de Gao, aussi en rapport avec le Maghreb central par les Berbères. Ici, il semble que l'islam soit déjà un peu implanté. Et plus à l'est, jusqu'au lac Tchad, on arrive chez les Zağāwa qui sont connus grâce aux nomades qui remontent depuis la Cyrénaïque par le Fezzan. L'islam y est encore peu présent. Ces Zağāwa sont à vingt jours de la Nubie, où l'on atteint la vallée du Nil et des populations un peu mieux connues, car en relation avec l'Égypte musulmane depuis plus longtemps. D'abord, on rencontre les royaumes composant la Nubie chrétienne, qui sont donc mieux identifiables dans l'imaginaire des observateurs. À partir d'Assouan, le premier royaume est celui de Dongola, auquel fait suite plus au sud celui de 'Alwa. Mais entre la vallée et la mer Rouge, également depuis Assouan, on trouve les Béjas, eux encore païens, réfractaires à l'islam et au christianisme; turbulents, ils s'étendent néanmoins loin vers le sud, en face de l'Arabie, jusqu'à aboutir au *bilād al-Ḥabaša* ou Abyssinie. Elle aussi est chrétienne et son pouvoir est au moins représenté par une entité royale reconnaissable, le Négus. Les frontières de cette Abyssinie sont floues, pour certains elle s'étend jusqu'à *Zayla'*, soit en territoire somali actuel. Cependant, à partir du golfe d'Aden ou mieux de Berbera, la côte n'est qu'entrevue et les réalités humaines qui se cachent derrière sont bien moins connues qu'en Afrique de l'Ouest. Quoi qu'il en soit, les Zanğ s'étendent vers le sud en ayant à l'est l'océan Indien, et d'ailleurs au XII<sup>e</sup> siècle la partie occidentale de cet océan sera appelée «mer des Zanğ». Mais au X<sup>e</sup> siècle, il y a encore peu de points certains sur la côte, hormis quelques ports qui deviendront des cités-États par la suite, à l'interface entre la culture souahélie naissante et l'apport des intervenants arabo-musulmans. À l'extrême sud, on trouve un nom sur la côte: le Sofala, certainement au sud de l'équateur, quelque part au Mozambique. Pour nos auteurs, c'est l'aboutissement des navigations arabes mais aussi malaises. Cette double destination renforce l'image d'une Afrique étendue vers l'est. Au-delà, ce sont les légendaires Waq-Waq, c'est d'ailleurs dans ces confins océaniques que nos auteurs ont noté l'existence de quelques merveilles (MIQUEL 1975, pp. 127-202).

Surtout, ces contacts viennent donner une réalité complexe aux conceptions générales que nous avons déjà évoquées; apparaît ainsi une hiérarchisation politique des populations, des noms de villes. Des observations sur l'habitat, les mœurs, les coutumes, les pratiques vestimentaires ou l'absence de vêtements, les



modes de subsistance, les produits et pratiques commerciales apportent une épaisseur humaine à ces peuples désignés par un nom exotique. Par exemple, al-Bakrī (m. 1094) situe au Maghreb des villes ou des oasis reliées par des itinéraires où vivent des populations identifiées par leur appartenance tribale, ici berbère, là arabe. Quand il passe au pays des Noirs, on se rend compte que l'on est à la limite des pays musulmans car s'il y a des convertis parmi l'élite ou dans le pouvoir, l'islam n'y est pas encore exclusif. Il énumère et décrit un certain nombre de «royaumes» organisant ce territoire, depuis Gāna — au sud de la Mauritanie actuelle — qui entretient des rapports soutenus avec les États musulmans de l'Afrique du Nord et où l'islam est déjà implanté, jusqu'à des entités «politiques» mal localisées plus au sud mais qui fournissent or et esclaves, et où le paganisme est encore dominant (AL-BAKRĪ 1913, pp. 324-343; FAUVELLE-AYMAR 2013, pp. 81-90). Mais contrairement à ce que les axiomes généraux auraient pu laisser entendre, ce n'est pas l'anarchie qui prévaut mais des pouvoirs institués qui y fonctionnent avec une économie prospère et une religion. Soulignons au passage que le fait que ces pouvoirs soient dénommés «royaumes» dénote dans le vocabulaire politique du temps un pouvoir local, nullement légitimé par délégation comme l'est celui d'un souverain musulman. Quant aux croyances et aux pratiques religieuses, certes elles appartiennent au paganisme, caractérisé comme polythéiste ou idolâtre — comprenons qu'elles relèvent de l'animisme —, mais elles sont assez bien dépeintes pour que l'on puisse reconnaître dans un cas un culte des ancêtres, matérialisé par des statuettes, et dans l'autre un rite effectué par un porteur de masque représentant un serpent à crinière (MAUNY 1967, pp. 516-517). Quand on se retrouve sur le Nil, la Nubie est aussi mieux connue car peu avant l'an mil, elle reçoit la visite d'un envoyé fatimide, dont le témoignage écrit a tout du rapport officiel d'espionnage (KHEIR 1985). Et leurs voisins à l'est, à savoir les Béjas, reçoivent aussi une attention singulière qui montre que leur territoire est parcouru par des marchands au moins jusqu'au nord de l'actuelle Érythrée. Alors qu'Ibn Ḥawqal n'y voyait que des tribus qui voisinaient les unes avec les autres, al-Ya'qūbī les regroupe sous forme de cinq royaumes dont pour certains d'entre eux, il précise la nature de la religion, voire le nom de la divinité (IBN ḤAWQAL 1964, pp. 51-55; CUOQ 1986, pp. 35-53).

À l'autre extrémité des territoires africains, au pays des Zangǎ, al-Mas'ūdī, qui connaît ces rivages pour y avoir navigué avec des marins de l'Oman, décrit un pouvoir ayant à sa tête un souverain porteur du titre de *wafḥimī* — que l'on a mis en rapport avec le souahéli *wafleme*, «rois» (BEAUJARD 2012, p. 106) — qui doit régner dans l'équité au risque d'être déposé et exécuté. Du reste, bien qu'ils ne soient pas musulmans, leur éthique religieuse leur est rappelée par des dévots éloquents qui les invitent à suivre la coutume et l'exemple de leurs ancêtres, ce qui est aussi valable pour le roi (MAS'ŪDĪ 1965, t. II, pp. 323, 329-330; FAUVELLE-AYMAR 2013, pp. 39-43). Mais ces rois sont-ils pris au sérieux par les Arabo-musulmans qui les rencontrent? On peut en douter par l'anecdote que rapporte un commerçant qui en fréquenta

un en 922 (Awsī 2006, pp. 87-93) [3]. Ainsi, suite à une tempête, lui et ses compagnons se retrouvent au Sofala auprès de Zang̃ anthropophages, croient-ils. Mais ces indigènes leur font bon accueil et finalement le roi leur permet de se livrer librement à leur commerce. Au moment de repartir, le roi, avec quelques-uns des siens, monte à bord pour les saluer, mais le commerçant narrateur avoue qu'à sa vue, il comprend qu'il pourrait le vendre un bon prix comme esclave en Oman. Malgré les supplications des Zang̃, ceux-ci sont retenus à bord et traités comme esclaves. La morale de cette aventure félonne est sauve puisque le commerçant continue en disant que quelques années plus tard, il s'échoue à nouveau sur le même rivage et qu'il rencontre ce même souverain, mais maintenant converti à l'islam. Celui-ci leur explique qu'esclave, il a été initié à l'islam puis s'est converti, et qu'il s'est sauvé finalement pour revenir dans son pays. Il leur pardonne cette trahison car, grâce à eux, il aura rencontré l'islam! Cet apologue en l'honneur de l'islam dévoile au passage qu'un Zang̃ païen était d'abord vu comme un esclave potentiel, quel qu'ait été son statut.

Dans cette première phase, en somme, nos observateurs connaissent d'abord en Afrique des territoires musulmans, et quand ils les quittent vers le sud, ils côtoient des populations identifiées par un nom et un territoire, populations qui sont autres par la religion et les mœurs qui y ont cours, mais qui sont néanmoins organisées. Gao a un souverain qui tient ses voisins en soumission; chez les Nubiens et les Abyssins, l'État a un roi à sa tête, et les Zang̃ connaissent une institution analogue. Cependant, il y a aussi des territoires où l'anarchie sociale semble l'emporter. Et quant aux religions, ce sont également les Nubiens et les Abyssins qui se révèlent plus familiers puisque chrétiens; ailleurs c'est un paganisme ignorant qui prévaut selon les observateurs, avec comme conséquence parfois une nudité impudique et une anthropophagie.

Vers 1030, la rupture révolutionnaire dans la représentation de l'Afrique survient grâce à al-Bīrūnī qui suppose la possibilité de naviguer de l'océan Indien vers la Méditerranée en contournant le continent par le sud (DUCÈNE 2011, pp. 23-24). Et si pour le savant astronome cela reste une hypothèse invérifiable, il la dessine en réalisant une esquisse de l'Afrique très raccourcie, où l'océan Indien est totalement ouvert vers le sud. Les géographes qui viendront par la suite adopteront l'une ou l'autre représentation (YĀQŪT 1990, t. I, p. 38; JWAIDEH 1987, p. 31).

Quant à l'intérieur du continent, la progression du commerce, les entreprises almoravides et sans doute l'enregistrement des informations aboutissent à partir du XII<sup>e</sup> siècle à une densification des espaces au nord de l'Afrique. Nous en voulons pour preuve l'ouvrage d'al-Idrīsī (IDRĪSĪ 1999, pp. 69-97). Si les territoires couverts et les populations concernées sont quasi les mêmes que deux siècles plus tôt (FAUVELLE-AYMAR 2013, pp. 91-96), ces espaces sont maintenant ponctués de localités reliées par un réseau d'itinéraires caravaniers ou par le fleuve. L'horizon reste le Niger ou ses affluents, fleuve sur lequel les pouvoirs sont installés. Ces localités, dont la réalité nous échappe, l'auteur leur confère le

nom de «villes». Elles sont tantôt protégées par une palissade ou un fossé, tantôt construites en argile ou juchées sur une colline. Chez ces Noirs, les pouvoirs sont aussi organisés, notamment à Ġāna et à Gao.

Si le milieu physique est présenté comme aride et inhospitalier, les populations sont décrites comme industrieuses, se livrant au commerce, à la pêche, ou certaines à l'agriculture dans laquelle le sorgho prédomine. Elles pratiquent aussi la guerre car elles disposent d'arcs, de flèches ou de massues. Toutefois, chez ces populations noires, l'auteur distingue inconsciemment deux échelons: d'une part, celles qui sont organisées par un pouvoir, hiérarchisées dans une société dont le niveau est marqué par le vêtement et qui aiment porter des bijoux, de l'autre, des groupes anarchiques qui vivent encore nus et que les premiers mettent en esclavage et vendent. Distinction également importante entre «civilisés» et les autres, les premiers sont convertis à l'islam, les seconds non. Ġāna et Gao ont des souverains musulmans. À l'est de Gao, apparaissent plus distinctement maintenant le Kanem et le Kavar dont la description est plus détaillée. On rencontre aussi des villes putatives, censées porter le nom de la tribu dont elles seraient le centre, comme la prétendue ville de Zaġāwa. On se retrouve ainsi en Nubie, puis en Abyssinie — paradoxalement moins bien connue (FAUVELLE-AYMAR & HIRSCH 2008) — avant de parcourir le pays des Zang. Ici aussi, le pays se densifie en localités mais exclusivement sur la côte, et la présence musulmane se limite comme plus tôt à des comptoirs commerciaux insulaires (VIRET 1984). Des noms s'égrènent sur la côte, sans doute jusqu'à Madagascar, mais l'intérieur des terres reste inconnu. Si l'ensemble des toponymes n'est pas identifiable, on peut reconnaître depuis la Somalie actuelle Mogadiscio, Brawa, Merka, les îles de Pate et de Lamu. Parmi les tribus somaliennes, apparaissent les Hāwiya. Plus au sud, on trouve le port de Malindi situé dans un estuaire et l'île de Mombasa, décrits par Idrīsī. Plus loin vers le sud, on atteint les îles de Pemba (Qanbalū) puis celle de Zanzibar (Unguja). On arrive ainsi au Sofala, dont guère de lieux sont localisables avec certitude. Al-Idrīsī y situe la ville de Sayūna, qu'il décrit comme un port où se sont établis justement des Indiens. Elle a été identifiée à titre d'hypothèse à la localité de Sena, dans le delta du Zambèze, d'époque portugaise (DOS SANTOS 2011, pp. 203, 694), mais cela reste à démontrer. Cette densification des escales en Afrique orientale doit être mise en rapport avec l'apparition alors sur cette côte d'une série de cités-États, de fondation islamique, qui ont un «sultan» et qui frappent monnaie (BEAUJARD 2012, pp. 287-309). Ce sont les Zang qui marquent ce territoire et aussi la mer qui lui fait face. Cependant, comme al-Idrīsī est resté fidèle au modèle de Ptolémée, revu par al-Ĥwārizmī, d'une Afrique étendue vers l'Orient, Madagascar finit par être confondue avec Java ou Sumatra. D'ailleurs, sur ses cartes, une grande île s'étire le long de la côte orientale de l'Afrique à l'instar de Madagascar, mais al-Idrīsī note qu'il s'agit de «l'île de Kimār» (à rapprocher de Khmer, soit le Cambodge, ou de Qumr, dans ce cas Madagascar ou les Comores) qui est «l'île de Mālāy», écrit-il, soit la péninsule malaise! (MILLER 1927, p. 46).

Un contemporain d'al-Idrīsī, Abū Ḥāmid al-Ġarnāfī, nous laisse une description lapidaire des populations noires en précisant dans une formule rhétorique que sur les cent années de marche que représenterait la largeur de l'œkoumène, quatorze reviendraient aux Noirs. Retenons simplement la proportion des 14 %, en remarquant qu'il en exclut les Abyssins. La concision de sa description, les points retenus et le sens de l'énumération sont éclairants. Il situe les Noirs au sud du Maghreb, en commençant au bord de l'océan, avec Ġāna dont le souverain est musulman. Ils sont intelligents et certains font le pèlerinage. Son énumération, si l'on veut, suit alors un arc de cercle qui le conduit chez les Zang en passant par les Noirs musulmans de Zayla'. Parmi les Noirs musulmans, vivent des peuples certes braves, mais non musulmans et d'ailleurs peu doués d'intelligence (FERRAND 1925, pp. 41-44). Alors qu'Abū Ḥāmid donne des détails sur les mœurs de ces populations, ce qui prouve que ses informateurs les connaissaient, il semble les déconsidérer par rapport à ceux touchés par l'islam.

Cette représentation des populations africaines prédomine durant les trois siècles suivants car Idrīsī devient une source importante pour ses successeurs avec un développement dans deux directions, soit un enrichissement des informations factuelles mais replacées dans ce cadre comme chez Ibn Sa'īd al-Maghribī. Celui-ci tire notamment profit des informations d'un énigmatique voyageur, Ibn Fāṭima, et il enrichit par ailleurs de manière originale la connaissance de la Corne de l'Afrique avec de nouveaux toponymes identifiables et la mention des Harla, désignation aujourd'hui légendaire de populations musulmanes d'Éthiopie (CHEKROUN *et al.* 2011). On assiste donc à l'époque mamlouke au renforcement d'une distinction «culturelle», religieuse, dans la définition des populations africaines.

Ainsi, vers 1340, le secrétaire de chancellerie qu'était Ibn Faḍl Allāh al-'Umarī décrit le monde dans son encyclopédie en se basant d'abord sur al-Idrīsī, puis en donnant une vision «géopolitique» centrée sur les États musulmans (*mamālik al-islām*). Il focalise en fait son attention sur les États qui ont des relations avec le Caire, y compris les États européens. L'encyclopédie est accompagnée d'une carte (fig. 1) qui nous montre que l'auteur a choisi un compromis pour représenter l'Afrique entre les deux modèles cartographiques. L'Afrique s'étend vers le sud mais l'océan Indien est encore barré à la hauteur de l'équateur par une île, Qumr (une des Comores ou Madagascar). Le fait qu'il se concentre sur les «États» a son importance car il définit l'État comme un territoire sous l'autorité d'un pouvoir musulman hiérarchisé, fort, centralisé et déployant un appareil de cour. Et parmi ceux situés en Afrique, dans un ordre allant d'est en ouest. Il mentionne pour la première fois l'Éthiopie musulmane et ses sept «principautés»; cette apparition tardive pourrait s'expliquer compte tenu des lieux où travaillaient nos auteurs (FAUELLE-AYMAR & HIRSCH 2008, pp. 341-346), et cet intérêt de la part d'al-'Umarī illustre bien la perspective «musulmane» de sa géographie. Il continue avec le Kanem et la Nubie, et finalement le royaume de Māli (AL-'OMARĪ

1927). Il poursuit remontant vers le nord avec les Berbères, l'Ifrīqiya et les Mérinides, pour lesquels il est bien plus détaillé.



Fig. 1. — Mappemonde d'Ibn Faḥl Allāh al-'Umarī, *Masālik al-absār*. By permission of the Topkapı Sarayı Müzesi Kütüphanesi, Istanbul (Ahmet III, 2797/1, ff. 292v-293r).

Et quid du reste de l'Afrique? Il précise qu'au sud de ces États musulmans noirs, il n'y a que des Noirs païens, adorateurs d'idoles, des feux ou de serpents (CUOQ 1985, pp. 256-257). Ailleurs, dans son chapitre sur les religions, il indique bien que l'idolâtrie de ces populations empêche que l'on s'y intéresse. Du reste, même les États musulmans d'Afrique ne reçoivent qu'un traitement limité, comparé à ce qu'il dit des États maghrébins. Les musulmans éthiopiens sont faibles, désunis, pauvres. Ils sont cependant moins noirs, moins crépus et ont l'esprit plus délié que ceux du Mālī. Il passe rapidement sur le Kanem, alors pleinement musulman ainsi que la Nubie d'ailleurs, mais sans s'étendre en détail. Il arrive au Mālī qui émerge justement au XIV<sup>e</sup> siècle et dont la capitale a été située à Nyani, quoique sa position soit toujours débattue (COLLET 2013). Il décrit le «royaume» de Mālī comme un pouvoir s'étendant sur d'autres territoires comme le Takrūr, le Gāna, Gao, etc., allant jusqu'à l'océan. Le Mālī l'intéresse comme État musulman organisé mais aussi pour le souvenir du passage de Mansa Mousa au Caire, lors de son pèlerinage en 1324, et dont les largesses en or firent baisser le cours du métal précieux dans la capitale. Bref, aux yeux de notre secrétaire, les pays des Noirs se résument à ceux limitrophes du domaine musulman ou enclavés en celui-ci. Ces populations n'ont d'intérêt

que par leur islamité, que par leurs liens avec le monde musulman. Ces régions n'ont pas d'unité géographique, hormis celle de la carte.

Son contemporain Abū l-Fidā', qui rédige en Syrie un ouvrage relevant plus de la géographie descriptive et mathématique, semble échapper à cette catégorisation culturelle quand il procède à une division de l'humanité pour la décrire. S'il déclare s'inspirer d'Ibn Ḥawqal, il s'écarte de son modèle en ajoutant un chapitre original, à savoir celui sur «la partie méridionale [de l'œkoumène], soit le pays des Noirs», mais où il ne cite finalement qu'Ibn Sa'īd dans un désordre géographique remarquable quant à sa géographie mentale de ses régions (ABŪL-FIDĀ' 1840, pp. 151-164, spc. pp. 160-161) [4]. Quoi qu'il en soit, il ressort de son texte que ces régions méridionales sont habitées par des peuples divers, certains aux mœurs encore violentes alors que d'autres ont été touchés par l'islam. Si l'environnement semble peu amène, les toponymes énumérés donnent l'impression de contrées «urbanisées», et c'est à partir de ces centres urbains que le commerce par terre ou par mer s'organise, notamment avec le monde musulman. Assez remarquable pour être souligné par rapport à l'attrait nouveau qu'exercent les États musulmans d'Éthiopie alors, Abū l-Fidā' est le premier à décrire une importante ville qu'il appelle Wafāt (derrière quoi on peut reconnaître le nom de la région de l'Ifat mais appliqué à une de ses localités) comme une ville urbanisée, avec un palais et une citadelle, disposant d'une petite rivière et attirant les commerçants [5].

Venant du Maghreb, à la même époque, Ibn Ḥaldūn laisse une description succincte du «pays de Noirs» (IBN KHALDŪN 2012, t. II, pp. 309-320) au sud du Maghreb, où il compte dix-neuf nations qui connaissent des subdivisions variées (tribus, peuples). Elles recouvrent l'Afrique Noire depuis les Zangǧ, encore païens selon lui, jusqu'au Takrūr, en passant par les Zaġāwa maintenant convertis et le Bornou musulman qui apparaît alors. Ibn Ḥaldūn égrène et situe ces peuples dont les relations sont décrites par le biais du voisinage ou de la dépendance «politique». En effet, lorsqu'un pouvoir s'exerce, c'est un pouvoir royal. Et certains de ces royaumes ont une histoire, c'est-à-dire une profondeur dans le temps qu'Ibn Ḥaldūn tente de résumer pour le Kanem, le Ġāna et le Mālī. Cependant, cette histoire pour notre auteur a toujours partie liée avec l'islam. Autrement dit, ces peuples n'entrent pleinement dans l'histoire — soit dans la curiosité historique de l'auteur — qu'à partir du moment où, par un lien quelconque, ils sont en liaison avec les États musulmans méditerranéens.

Ces auteurs ne connaissent au mieux par expérience que le nord de l'Afrique, mais qu'en est-il des voyageurs qui, à la même époque, parcourent ces régions africaines, par exemple Ibn Baṭṭūta? En fait, même si des doutes sérieux recouvrent la réalité des voyages africains d'Ibn Baṭṭūta dans l'extension qu'il leur donne, ils reflètent la géographie mentale de l'auteur qui, dans son récit de voyage, compose «une encyclopédie des États musulmans, un grand inventaire des sultans de son temps» (FAUVELLE-AYMAR & HIRSCH 2003, p. 95), un peu comme al-'Umarī au même moment [6]. Or, tant en Afrique orientale qu'au

Maghreb, ce sont les États musulmans qui font l'objet de son attention et quand, comme au Mālī, cet État est encore imprégné de pratiques païennes, Ibn Baṭṭūta le stigmatise. Ces territoires africains n'ont de sens que perçus comme musulmans ou comme limites du monde musulman car bordés d'un côté par un territoire païen.

Un siècle plus tard, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, al-Maqrīzī, en historien, consacre un opuscule aux «Races des Noirs» (LANGE 1979) où, s'appuyant beaucoup sur Ibn Ḥaldūn, il tente de donner une synthèse renouvelée. Il suit le sens d'énumération de son modèle, commençant par les Zang pour finir par l'Afrique de l'Ouest, recouvrant les aires géographiques que nous avons déjà aperçues. Il ne s'attarde guère en Afrique de l'Est, mais détaille et met à jour la situation géographico-ethnique entre le Kanem et l'Afrique occidentale, énumérant populations et États («royaumes») qui s'y succèdent, en précisant leur passage, selon le cas, à l'islam. Il rappelle aussi l'apparition du royaume du Diafunu, après la disparition de celui de Gāna (FAUELLE-AYMAR 2013, pp. 101-107). Le nombre et la variété des noms énumérés donnent l'impression au lecteur d'une certaine complexité ethnique et politique du pays des Noirs, avec une continuité territoriale où l'islam s'est par endroits ancré dans l'État. Al-Maqrīzī, ailleurs, s'intéresse aux États musulmans d'Éthiopie, qu'il décrit en reprenant al-'Umarī qu'il met à jour par endroits. Parmi ceux-ci, le dernier est Zayla', qu'il appelle même «la frange de l'islam», *tirāz al-islam* (AL-MAQRĪZĪ 1998, p. 231).

## Conclusions

Si la vision d'ensemble, cartographique, de l'Afrique aboutit dès le IX<sup>e</sup> siècle à une conception unitaire du continent, la vision ethnique qui l'accompagne morcelle les populations qui y vivent en plusieurs ensembles dont les articulations ne varient que très lentement par la suite. La façade méditerranéenne et l'Égypte constituent deux éléments distincts du reste du continent car bien connus et parties intégrantes du monde musulman.

Au sud du Sahara, en revanche, on se trouve d'abord à la lisière de l'islam, c'est-à-dire d'un monde pleinement compréhensible dans ses structures. Et cette altérité se manifeste également par les populations, qui sont noires — les *Sūdān*. Certes, les caractéristiques somatiques sont expliquées par la science du temps et le fait que ces populations ne soient pas musulmanes laisse les juristes perplexes quant à la licéité de faire du commerce avec elles, mais cela permet tout de même d'en faire des esclaves. Ces Noirs sont subdivisés en diverses entités ethnico-politiques qui se succèdent sous forme d'un continuum dans la zone sahélienne, de l'Atlantique à la vallée du Nil.

Un deuxième groupe de Noirs est celui grossièrement localisé dans la Corne de l'Afrique, avec la Nubie et l'Abyssinie à la transition, ressenti aussi comme unitaire et à distinguer des Zang. Marquées par le christianisme, la Nubie et

l'Abyssinie sont en rapport depuis longtemps avec des territoires musulmans, ce qui leur confère une certaine familiarité aux yeux de nos observateurs. Quant aux Zang̃, ils s'étendent le long de la côte est-africaine. À côté du positionnement géographique, que nos auteurs conçoivent sous la forme d'un voisinage, sans doute pour éviter toute solution de continuité, ces populations se caractérisent par un pouvoir, souvent «royal», et une religion, toujours «païenne». Cette subdivision fonctionnera comme modèle opératoire et ne sera jamais remise en cause, mais seulement précisée grâce à l'enregistrement de nouvelles connaissances sur la géographie politique de ces territoires. L'hypothèse formulée par al-Bīrūnī de la possible circumnavigation de l'Afrique ne modifie pas cette vision ethnico-politique du continent, elle change simplement l'image de la côte orientale chez certains géographes. En revanche, chez al-Idrīsī et Ibn Sa'īd aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, on assiste à une densification de l'information avec plus de détails sur les mœurs et de précision sur les lieux; cela témoigne accessoirement de dynamiques économiques et politiques qu'il n'y a pas lieu de détailler ici, mais apparaît également chez nos auteurs une dichotomie nette entre États noirs musulmans et les autres.

Certes, on a toujours droit à un mélange de savoir d'expérience et de savoir d'autorité, mais en Afrique de l'Ouest, la profondeur territoriale des réseaux marchands permet une collecte plus vaste d'informations «nouvelles», alors qu'en Afrique de l'Est, où la présence musulmane se limite à des points côtiers, c'est un aperçu sur le fonctionnement de ces escales musulmanes qui nous est donné. Par ailleurs, comme l'islam institutionnalisé a progressé au sud du Sahara, les territoires couverts sont plus densément connus. D'ailleurs, les géographes prennent acte de l'apparition de nouveaux États comme le Mālī et le Bornou au XIV<sup>e</sup> siècle, mais le sentiment prédominant à la lecture d'al-'Umarī et d'Ibn Baṭṭūṭa est que le point de vue reste musulman. Dans la géographie mentale d'Ibn Ḥaldūn et d'al-Maqrīzī, «le pays des Noirs» s'arrête là où s'arrête l'islam en Afrique. À une géographie humaine marquée par le gentilice, le nom «ethnique», s'est superposée une géographie politico-religieuse dans laquelle l'appartenance à l'islam est devenue principe d'identité pour l'observateur.

#### NOTES

- [1] Les descendants de Cham se dispersent à partir du fleuve Gihon, au sud, jusqu'aux montagnes de feu (?), mais à l'ouest les choses sont plus claires puisqu'ils arrivent à Cadix (Gadir), les montagnes de l'Atlas et la Grande mer.
- [2] Le terme apparaît comme nom de peuple et puis de lieu du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle; il a été mis en rapport avec une localité du même nom, au sud d'Agadez au Niger (MAUNY 1967, p. 139) et avec le nom d'une fraction des Toubou qui était, avant le XV<sup>e</sup> siècle, dans l'Aïr, à l'est de Gao (LEWICKI 1965, p. 296).
- [3] Rappelons que ce recueil d'anecdotes de marins et de commerçants ayant navigué dans l'océan Indien, compilé par Abū 'Imrān Mūsā al-Awsī al-Sīrāfī, était ancien-



nement attribué à Buzurg ibn Šahriyār sous le titre du *Livre des Merveilles de l'Inde* (DUCÈNE 2015).

- [4] Il est à souligner que l'éditeur moderne, Mac Guckin de Slane, a placé ce chapitre entre celui du Maghreb et celui de l'Andalus alors qu'il avoue lui-même que les différents manuscrits le situaient à la fin de l'ouvrage.
- [5] Il est possible qu'il faille la rechercher parmi les sites urbains médiévaux récemment découverts dans l'est de l'Éthiopie (FAUVELLE-AYMAR *et al.* 2006; FAUVELLE-AYMAR & HIRSCH 2008, pp. 355-356).
- [6] Plusieurs savants ont montré que les textes d'Ibn Baṭṭūta sur l'Afrique de l'Ouest et sur l'Inde étaient homologues à ceux d'al-'Umarī dans leur matériau géographique, au point de supposer des sources communes. Nous relevons ici que leurs œuvres, écrites pour l'un, dictées pour l'autre, épousent un projet «musulman» identique.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ABŪ L-FIDĀ' 1840. Taqwīm al-buldān. — Paris, Imprimerie royale, XLVIII + 539 pp.
- AL-FARĠĀNĪ 1669. Elementa astronomica. — Amstelodami, Johannem Janssonium, 109 + 109 pp.
- AL-AWSĪ & ABŪ 'IMRĀN MŪSĀ IBN RABĀḥ 2006. Al-ṣaḥīḥ min aḥbār al-biḥār wa-'aġā'ibihā. — Damas, Dār iqrā', 304 pp.
- AL-BAKRĪ 1913. Description de l'Afrique septentrionale. — Alger, Typographie Adolphe Jourdan, 405 pp.
- AL-BALḥĪ & ABŪ MA'ŠAR 1995. Kitāb al-madḥal al-kabīr ilā 'ilm aḥkām al-nuġūm (t. 2). — Napoli, Istituto universitario orientale, VIII + 368 pp.
- AL-HAMḍĀNĪ 1990. Šifat ġazīrat al-'Arab. — Šan'a', Maktabat al-iršād, 512 pp.
- AL-MAQDASĪ 1907. Kitāb al-bad' wa-l-ta'rīḥ (t. 4). — Paris, Ecole des langues orientales vivantes, VI + 264 + 245 pp.
- AL-MAQRĪZĪ 1998. Rasā'il. — Al-Qāhira, Dār al-ḥarīr, 365 pp.
- AL-'OMARĪ & IBN FAḌL ALLĀH 1927. Masālik el absār fī mamālik el amšār. I. L'Afrique, moins l'Égypte. — Paris, Paul Geuthner, VIII + 282 pp.
- BEAUJARD, P. 2012. Les mondes de l'océan Indien (t. 2). — Paris, Armand Colin, 797 pp.
- CAQUOT, A. 1987. Jubilés. — *In*: La Bible. Ecrits intertestamentaires. Paris, Gallimard, pp. 632-810.
- CHEKROUN, A., FAUVELLE-AYMAR, F.-X., HIRSCH, B., AYENACHEW, D., ZEZEKE, H., ONEZIME, O. & SHEWANGIZAW, A. 2011. Les Harla: archéologie et mémoire des géants d'Éthiopie. — *In*: FAUVELLE-AYMAR, F.-X. & HIRSH, B. (dir.), Espaces musulmans de la Corne de l'Afrique au Moyen Âge. Paris, De Boccard/Centre français des Etudes éthiopiennes, Annales d'Éthiopie, pp. 75-98.
- COLLET, H. 2013. L'introuvable capitale du Mali. La question de la capitale dans l'historiographie du royaume médiéval du Mali. — <https://journals.openedition.org/afriques/1098>
- CUOQ, J. M. 1985. Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (Bilād al-Sūdān). — Paris, Editions du CNRS, 515 pp.
- CUOQ, J. M. 1986. Islamisation de la Nubie chrétienne, VII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles. — Paris, Geuthner, 126 pp.
- DOS SANTOS, J. 2011. Ethiopia orientale. L'Afrique de l'Est et l'océan Indien au XVI<sup>e</sup> siècle. — Paris, Chandeigne, 767 pp.

- DUCATEZ, G. & DUCATEZ, J. 1983. Al-Ġāhiz, Kitāb faḥr as-sūdān ‘alā l-bīdān. — *Revue des Etudes Islamiques*, **51**: 1-49.
- DUCÈNE, J.-C. 2007. Le Darb al-arba‘īn à l’époque musulmane. — In: BRUWIER, M.-C. (coord.), *Pharaons noirs. Sur la piste des quarante jours*. Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, pp. 245-252.
- DUCÈNE, J.-C. 2010. L’influence du traité «Les airs, les eaux et les lieux» d’Hippocrate chez les penseurs arabes du Moyen Âge. — *Res Antiquae*, **7**: 87-104.
- DUCÈNE, J.-C. 2011. L’Afrique dans les mappemondes circulaires arabes médiévales: typologie d’une représentation. — *Cartes et Géomatique*, **210**: 19-35.
- DUCÈNE, J.-C. 2013. Conceptualisation des espaces sahéliens chez les auteurs arabes du Moyen Âge. — <https://journals.openedition.org/afriques/1114>
- DUCÈNE, J.-C. 2015. Une nouvelle source arabe sur l’océan Indien au X<sup>e</sup> siècle: le Ṣaḥīḥ min aḥbār al-biḥār wa-‘aġā‘ibihā d’Abū ‘Imrān Mūsā ibn Rabāḥ al-Awsī al-Strāf. — <https://journals.openedition.org/afriques/1746>
- FAUVELLE-AYMAR, F.-X. 2008. Etablissements et formations politiques musulmans d’Éthiopie et de la Corne de l’Afrique au Moyen Âge: vers une reconstitution. — *Annales d’Islamologie*, **42**: 339-375.
- FAUVELLE-AYMAR, F.-X. 2013. Le rhinocéros d’or. Histoires du Moyen Âge africain. — Paris, Alma Editeur, 317 pp.
- FAUVELLE-AYMAR, F.-X. & HIRSH, B. 2003. Voyage aux frontières du monde. Topologie, narration et jeux de miroir dans la Rihla d’Ibn Battūta. — *Afrique et Histoire*, **1**: 75-122.
- FAUVELLE-AYMAR, F.-X., HIRSH, B., BRUXELLES, L., MESFIN, C., CHEKROUN, A. & AYE-NACHEW, D. 2006. Reconnaissance de trois villes musulmanes de l’époque médiévale dans l’Ifat. — *Annales d’Éthiopie*, **22**: 133-175.
- FERRAND, D. 1925. Le Tuḥfat al-albāb d’Abū Ḥāmid al-Andalusī al-Ġarnāfī. — *Journal Asiatique*, **207**: 1-148; 193-304.
- HUNWICK, J. 2005. A region of the mind: Medieval Arab views of African geography and ethnography and their legacy. — *Sudanic Africa*, **16**: 103-136.
- IBN AL-FAQĪH 1973. Abrégé du livre des pays. — Damas, Institut français de Damas, 437 pp.
- IBN BATTŪTA 1979. Voyages (texte arabe accompagné d’une traduction par C. Defremery & B. R. Sanguinetti, préface et notes de V. Monteil). — Paris, Anthropos (4 t.).
- IBN ḤAWQAL 1964. Configuration de la terre (Kitāb surat al-ard). — Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 550 pp.
- IBN ḤURRADĀḍbih 1889. Kitāb al-masālik wa-l-mamālik. — Leiden, E. J. Brill, xxii + 216 et 308 pp.
- IBN KHALDŪN 2012. Le Livre des Exemples. — Paris, Gallimard, LVIII + 1559 pp.
- IDRĪSĪ 1999. La première géographie de l’Occident. — Paris, Flammarion, coll. GF Flammarion, 516 pp.
- JWAIDEH, W. 1987. The Introductory Chapters of Yāqūt’s mu‘jam al-buldān. — Leiden, Brill, xvi + 79 pp.
- KHEIR, H. M. 1985. A contribution to a textual problem: Ibn Sulaym al-Aswānī’s Kitāb Akhbār al-Nūba wa-l-Muqarra wa-l-Beja wa-l-Nīl. — *Annales d’Islamologie*, **21**: 9-72.
- LANGE, D. 1979. Un texte de Maqrīzī sur les «Races des Sūdān». — *Annales d’Islamologie*, **15**: 187-209.
- LEVZION, N. & HOPKINS, J. F. P. 2000. Corpus of Early Arabic Sources for West African History. — Princeton, Markus Wiener Publishers, xxii + 492 pp.

- LEWICKI, T. 1965. A propos du nom de l'oasis de Koufra. — *Journal of African History*, 6 (3): 295-306.
- LEWICKI, T. 1969. Arabic External Sources for the History of Africa to the South of Sahara. — Wrocław, Polska Akademia Nauk, 102 pp.
- MARQUART, J. 1913. Die Benin-Sammlung. — Leiden, Brill, CCCLXXVII + 132 pp.
- MAS'ŪDĪ 1965. Les prairies d'or (t. 2). — Paris, Société asiatique.
- MAUNY, R. 1967. Tableau géographique de l'ouest africain au Moyen Age d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie. — Amsterdam, Swets and Zeitlinger N. V., 587 pp.
- MILLER, K. 1927. Mappae arabicae. Arabische Welt-und Länderkarten (band III). — Stuttgart, Selbstverlag des Herausgebers.
- MIQUEL, A. 1975. La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11<sup>e</sup> siècle. Géographie arabe et représentation du monde: la terre et l'étranger. — Paris, Mouton, 705 pp.
- MŽIK, H. (VON) 1916. Afrika nach der arabischen Bearbeitung der *Geographikē hyphēgēsīs* des Claudius Ptolemaeus von Muḥammad ibn Mūsā al-Ḥwārizmī. — Wien, Kaiserliche Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Denkschriften, 59. Band, 4. Abhandlung.
- ŠĀ'ID AL-ANDALUSĪ 1935. Kitāb ṭabaḳāt al-umam (Livre des catégories des nations). — Paris, Larose, 191 pp.
- SANAGUSTIN, F. 2010. Médecine et société en Islam médiéval. Ibn Butlān (m. 1066) ou la connaissance médicale au service de la communauté. — Paris, Geuthner, 283 pp.
- TRIMINGHAM, J. S. 1975. The Arab geographers and the East African Coast. — In: CHITTICK, H. N. & ROTBERG, R. L. I. (Eds.), East Africa and the Orient. Cultural Syntheses in Pre-colonial Times. New York, Africana Publishing Company, pp. 115-147.
- VIRÉ, F. 1984. L'océan Indien d'après le géographe Abū Abd-Allah Muḥammad ibn Idrīs al-Ḥammūdī al-Ḥasanī dit al-Šarīf al-Idrīsī (493-560 H./1100-1166). — In: Etudes sur l'océan Indien, Coll. des travaux de l'Université de la Réunion, pp. 13-45.
- YĀQŪT 1990. Mu'ğam al-buldān. — Bayrūt, Dār al-kutub al-'ilmiya (7 t.).